

Article

« La théorie du capital et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique »

John Hagan et Bill Mccarthy

Sociologie et sociétés, vol. 30, n° 1, 1998, p. 145-158.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001325ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La théorie du capital social et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique



JOHN HAGAN et BILL McCARTHY
(Traduction : Suzanne Mineau)

INTRODUCTION

Dans son article de présentation d'un numéro du *Journal of Economic Perspectives*, John Dilulio (1966) lançait un défi extrêmement blessant aux sociologues et aux criminologues. Il écrivait ceci :

Pour être franc, disons que les criminologues, les sociologues, [...] n'ont pas la [...] compétence qu'il faut pour jeter un éclairage nouveau sur d'anciennes controverses [...] À mon avis, ce sont les économistes qui doivent conquérir le domaine de la justice pénale.

Dans cet article, nous proposons aux sociologues et aux criminologues de relever le défi de Dilulio grâce à une théorie qui s'adresse aux économistes et aux autres spécialistes des sciences sociales dans un langage pluridisciplinaire, celui de la capitalisation sociale.

En cette fin de siècle, la théorie du capital social connaît une grande popularité. Comme le soulignait récemment Portes (1998), cette popularité vient du fait que la théorie met l'accent sur les conséquences positives de la socialisation à l'intérieur d'un cadre qui souligne des sources de pouvoir et d'influence qui ne sont pas d'ordre monétaire et peuvent rivaliser avec celles qu'étudient le plus souvent les économistes. « Le caractère potentiellement fongible des diverses sources de capital, fait observer Portes, réduit l'écart entre les perspectives sociologiques et économiques et, du même coup, retient l'attention des décideurs politiques à la recherche de solutions "non économiques" et moins coûteuses aux problèmes sociaux. »

Pourtant, si l'accumulation de capital social a, comme dans le cas du capital humain et du capital financier, des effets positifs, on peut également dire que les obstacles et les échecs qui l'entravent auront sans doute des effets négatifs. Par exemple, les individus et les communautés qui ne peuvent pas ou ne veulent pas investir dans l'accumulation de capital social font face à des risques élevés. En cette fin de siècle, ces risques semblent s'accroître pour beaucoup d'individus et de communautés. Pourtant, ils ont été peu étudiés. Le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités à l'intérieur du cadre du capital social nous offre un moyen de mieux repérer et comprendre les côtés positifs et négatifs des processus de capitalisation.

Nous voulons montrer que pour la compréhension de la criminalité, le concept de capital social est essentiel au renouvellement et à l'élargissement du paradigme des tensions et des opportunités. Ce paradigme peut servir à éclairer les fluctuations de sa propre influence au cours des années.

ANOMIE, CAPITAL SOCIAL ET CRIMINOLOGIE DE LA RUE

Les travaux de Robert Merton sur l'anomie se rattachent à des principes théoriques généraux dont la portée a souvent été reconnue en sociologie, en criminologie et ailleurs. Le paradigme de la structure des tensions et des opportunités cherche à expliquer des aspects de la vie sociale qui vont bien au-delà de la criminalité et englobent des phénomènes aussi disparates que le mariage et le développement de la science (voir Merton, 1995 ; Passas, 1995). Par conséquent, le domaine de cette approche théorique englobe également le développement d'une science de la criminalité et attire l'attention sur les façons dont l'évolution de la société américaine depuis un siècle a influé sur la théorie anomique de la criminalité.

Nous croyons que les tensions et les opportunités socio-environnementales dans la société américaine ont influé sur le développement de la théorie de l'anomie dans la première moitié du siècle. Dans les années cinquante et soixante, un nouvel optimisme économique et social pour la solution des problèmes de pauvreté et de criminalité a assuré la prédominance de la théorie de l'anomie et fourni un terrain fertile à d'importantes révisions et extensions de cette théorie. Toutefois, au cours des années qui ont suivi, la transformation de l'économie américaine de même que l'ascendant de la « criminologie scolaire » ont détourné l'attention de la théorie de l'anomie, qui a donc cessé de se développer pendant presque toute cette période. Même Travis Hirschi (1989, p. 45), critique sévère de la tradition anomique, a souligné cette absence d'intérêt et fait remarquer que cette approche théorique méritait qu'on s'y attarde (voir aussi Agnew, 1995 ; Savelsberg, 1995).

Récemment, une poignée de chercheurs ont présenté plusieurs extensions et reformulations novatrices qui ont revitalisé la théorie de l'anomie (par exemple Cullen, 1984 ; Agnew, 1985, 1992 ; Bernard, 1987 ; Messner et Rosenfeld, 1994). Nous voulons ajouter une nouvelle perspective en présentant les travaux de l'un des plus importants disciples de Merton, James Coleman. La théorie du capital social de Coleman (1988, 1990) se rattache à bien des égards à la tradition anomique ; lorsqu'on les regroupe, les deux orientations nous font mieux comprendre les effets sur la criminalité et la délinquance des conditions et des opportunités économiques et sociales. Nous illustrerons les avantages d'un tel regroupement en présentant notre recherche sur de jeunes sans-abri de Toronto et Vancouver (Hagan et McCarthy, 1996a). Nous voulons montrer qu'une criminologie de la rue renouvelée et reposant sur le concept de capital social de Coleman peut favoriser de nouveaux aperçus sociologiques sur les causes de la criminalité.

UN SIÈCLE DE THÉORIES SUR LA CRIMINALITÉ

Dans le premier quart du XX^e siècle, ce sont des préoccupations au sujet de la pauvreté et de ses effets sur les familles, notamment sur les enfants, qui ont caractérisé et défini la criminologie américaine. Ces préoccupations ont continué de prédominer pendant la Crise et jusque dans l'après-guerre. La théorie de l'anomie est souvent reliée aux travaux de l'école de Chicago (voir par exemple Thrasher, 1927 ; Shaw, 1929), mais le manque d'opportunités et les conditions économiques précaires dans le second quart du siècle ont également préparé le terrain et motivé l'apparition et le développement de la théorie de Merton (voir Merton, 1995). Sans être un déterministe économique, Merton (1938, p. 678) a néanmoins souligné la relation entre les conditions économiques et les opportunités, laissant entendre que les effets de l'anomie étaient aggravés chez les individus à faibles revenus et issus de la classe des non-qualifiés.

Grâce à l'essor de l'après-guerre, appelé parfois période de l'âge d'or, l'Amérique a connu des jours meilleurs. Suite à une forte croissance économique, la société américaine s'est crue capable de résoudre bien des problèmes, notamment ceux de la pauvreté et de la criminalité. Pendant les années du *New Frontier* et de la « grande société », sous les présidences de Kennedy et de Johnson, elle pouvait même espérer lancer avec succès une « guerre contre la pauvreté », dans le but, notamment, de réduire le problème de la hausse de la criminalité.

Ces événements ne pouvaient que favoriser l'évolution de la criminologie américaine, notamment d'une théorie fondée sur l'anomie. S'inspirant des travaux de plusieurs écoles de pensée,

Cohen (1955) a élargi la théorie de Merton pour y introduire l'adaptation collective aux tensions provoquées par la rupture entre les buts et les opportunités économiques. Moins d'une décennie plus tard, les préoccupations suscitées par la pauvreté qui caractérisaient l'ère de Kennedy et de Johnson ont coïncidé avec l'approfondissement de la théorie de l'anomie par Cloward et Ohlin (1960). En insistant sur les opportunités différentielles, Cloward et Ohlin ont poursuivi les idées de Merton et attiré l'attention sur l'importance des structures d'opportunités légitimes et illégitimes. Dans les années 1960, leurs travaux ont été particulièrement en vogue et ils ont favorisé de façon significative l'adoption des programmes sociaux au cœur de la guerre contre la pauvreté sous la présidence de Johnson (Moynihan, 1969).

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, le niveau économique de nombreux Américains a continué de s'améliorer dans une économie qui connaissait une expansion sans précédent ; par contre, les crimes violents et les infractions contre les biens ont également augmenté, et certains se sont mis à douter que les difficultés économiques puissent être la cause de cette augmentation. Aux yeux du public américain, le rôle que jouaient dans la criminalité des conditions économiques désavantageuses était de moins en moins manifeste, et les criminologues ont commencé à reculer, affaiblissant ainsi leur thèse au sujet des effets de la classe sociale sur la criminalité.

Leurs réserves ont culminé avec la publication de l'œuvre classique de Travis Hirschi (1969), *The Causes of Delinquency*. Hirschi remettait en question l'importance de la théorie de l'anomie en présentant une critique convaincante des hypothèses prévalentes au sujet des effets des difficultés économiques. Refusant de voir dans l'anomie et la classe sociale des facteurs significatifs de la délinquance, Hirschi présentait une théorie du contrôle indépendante de la classe sociale et centrée sur l'affaiblissement des liens sociaux des jeunes avec la famille et l'école. Grâce à une enquête menée à l'aide d'auto-déclarations d'élèves des écoles de Richmond en Californie, Hirschi avait constaté que les mesures de l'anomie n'étaient pas reliées à la délinquance juvénile et que l'effet de la situation socio-économique du père était faible, et par conséquent indéterminé.

Kornhauser (1978) poussa encore davantage les recherches de Hirschi, et ces deux critiques influents de la théorie des tensions détournèrent l'attention des tentatives novatrices de Merton (1938) d'expliquer pourquoi les groupes défavorisés affichaient un taux disproportionné de crimes. Le lien entre la classe sociale et la criminalité retomba donc dans l'oubli et l'incertitude, ce qui réduisit les possibilités de voir la théorie de l'anomie progresser.

Parallèlement, d'autres théories sont venues accroître les réserves des chercheurs à l'égard de la relation entre classe sociale et criminalité. Selon le principe de l'association différentielle, les forces causales auxquelles il fallait s'intéresser devaient être les processus définitionnels qui intervenaient, et non les conditions économiques (Sutherland et Cressey, 1966). Plus radicale dans son approche, la théorie de l'étiquetage soutenait que le crime était le produit des préjugés de la police et des tribunaux qui ciblaient et traitaient injustement les pauvres de façon sélective (Becker, 1963, 1964).

Aucune de ces nouvelles théories n'excluait la possibilité d'un lien entre la classe sociale et la criminalité ou ne niait que les inégalités économiques puissent être une cause de la criminalité ; chacune insistait plutôt sur l'intervention d'autres facteurs. On peut douter qu'à elles seules, ces nouvelles orientations théoriques auraient réussi à réduire considérablement l'intérêt que les criminologues américains avaient pour les désavantages économiques et la classe sociale. Un changement s'est toutefois produit lorsqu'elles se sont accompagnées d'une transformation de la méthodologie ; adoptée avec beaucoup de succès par Hirschi, cette méthodologie était centrée sur les activités auto-déclarées par les élèves.

Les études dans les écoles ont fourni aux criminologues entreprenants une occasion unique de tester sur une population virtuellement captive les méthodes de recherche quantitative qui venaient de naître. Toutefois, ces enquêtes scolaires se concentraient sur des enfants ayant des parents relativement stables qui éprouvaient rarement des problèmes d'emploi ou d'autres problèmes économiques associés aux conditions de vie des classes très défavorisées. De plus, les chercheurs se détournaient des crimes graves pour porter leur attention sur les actes habituels de délinquance perpétrés couram-

ment par les adolescents fréquentant les écoles secondaires. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir que plus les criminologues étudiaient ces jeunes relativement privilégiés, plus ils doutaient des liens entre pauvreté et criminalité.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, au moment où cette école de criminologie avec sa méthodologie sophistiquée était à son apogée, l'économie américaine a changé de nouveau et sa croissance est devenue plus modérée et plus aléatoire. Une « économie dualiste » caractérisait de plus en plus la vie américaine, ce qui a intensifié la division entre « le centre ou le marché du travail primaire », avec des emplois bien rémunérés et stables, et « la périphérie ou le marché du travail secondaire », avec des salaires et une sécurité d'emploi bien moindres (Averitt, 1968 ; Hodson et Kaufman, 1982). À cause d'une croissance économique lente, de récessions intermittentes et de marchés du travail « fragmentés » ou « divisés », on ne pouvait plus espérer voir disparaître le problème de la pauvreté ; parallèlement, les problèmes de criminalité et de violence ne cessaient de grimper en flèche. En criminologie, les études sur les actes confessés par les élèves continuaient de prévaloir ; pourtant, pendant que leur méthodologie persuadait leurs auteurs que la classe sociale n'avait aucune importance, d'autres chercheurs observaient autour d'eux une polarisation croissante des conditions sociales et économiques et s'interrogeaient sur la pertinence des études dans les écoles pour l'analyse de la classe sociale et de la criminalité (par exemple Braithwaite, 1989 ; Sullivan, 1989 ; Hagan, 1992).

Essentiellement, la criminologie américaine était confrontée aux mêmes contradictions que l'on retrouvait dans l'étude sociologique de la stratification sociale et des relations raciales. Dans ce dernier domaine, l'intérêt manifesté antérieurement pour la race et la pauvreté avait fait place à l'analyse, au moyen d'échantillons de travailleurs, du rôle de l'éducation et du statut social dans le processus de la réussite professionnelle. Par conséquent, au moment où les problèmes de pauvreté et de criminalité devenaient manifestes, les spécialistes des sciences sociales se désintéressaient de plus en plus des conditions de vie au cœur des villes, notamment du chômage. Comme Wilson (1987) le démontre de façon convaincante, ils faisaient preuve de myopie en négligeant la présence et l'importance de la pauvreté urbaine ainsi que la croissance d'une sous-classe.

LA RUE

Aujourd'hui, certains des problèmes de criminalité et de difficulté économique les plus graves et les plus persistants se retrouvent chez les jeunes sans domicile fixe qui passent presque tout leur temps dans la rue. Dans les pays développés et en voie de développement, l'absence de foyer, la pauvreté et le désespoir sont de plus en plus monnaie courante chez les jeunes. Des chiffres récents indiquent qu'environ cent millions d'enfants et d'adolescents vivent dans les rues des villes partout dans le monde ; sur ce nombre, on croit qu'environ les deux cinquièmes se retrouvent en Amérique latine (UNICEF, 1989). Aux États-Unis, les chiffres laissent croire que la population juvénile dans les rues atteint un million et demi (Shane, 1989) ; à Toronto, un des lieux de notre recherche, on estime depuis une décennie que le nombre annuel de jeunes dans la rue se situe entre 10 000 et 20 000 (Janus et coll., 1987). Les données nord-américaines sur les jeunes sans-abri sont étonnamment similaires à celles des autres pays, qu'il s'agisse des nations européennes (voir Mingione et Zajcyk, 1991 ; Martinez, 1992) ou des pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud (voir Campos et coll., 1994). En comparant récemment les jeunes de la rue des États-Unis avec ceux d'un des pays les plus pauvres de l'hémisphère occidental, le Honduras, Wright, Wittig et Kaminsky (1993, p. 90) faisaient cette observation troublante :

Les enfants de la rue portent le poids d'une famille désorganisée et désunie, au Honduras **et** aux États-Unis. Les enfants de la rue affichent des taux exceptionnels de maladie et d'angoisse mentale, au Honduras **et** aux États-Unis. Les enfants de la rue souffrent souvent de sous-alimentation, sinon de malnutrition, au Honduras **et** aux États-Unis. Les enfants de la rue se droguent, se prostituent, fouillent dans les ordures pour se nourrir et participent à des crimes, au Honduras **et** aux États-Unis [...] Parmi les causes qui déterminent de telles

conditions de vie chez les enfants, l'absence de foyer et une pauvreté extrême sont de loin plus décisives que le contexte national ou les différences culturelles. Lorsque nous regardons la situation des enfants de la rue du Honduras dans un miroir, nous nous voyons [...] nous-mêmes.

Les implications de cette recherche sont choquantes, comme l'est aussi l'hésitation des criminologues universitaires à centrer leurs recherches sur les jeunes sans-abri. Cependant, notre but n'est pas de dénigrer la criminologie scolaire fondée sur des méthodes d'auto-déclaration ni de déprécier plusieurs orientations importantes de la criminologie au cours de ce siècle. Notre objectif est plutôt de nous servir des innovations méthodologiques récentes tout en ravivant les préoccupations de la théorie de l'anomie à l'égard de l'évolution du contexte social et économique. Pour réaliser ce projet, une avenue importante est le renouvellement de la criminologie de la rue, afin qu'elle se concentre sur les raisons qui conduisent les jeunes à vivre dans la rue, ainsi que sur les conséquences d'une telle existence.

Une criminologie de la rue peut bénéficier de plusieurs orientations théoriques exposées précédemment, notamment lorsqu'il est possible de les intégrer à une application de la théorie du capital social. La théorie du capital social complète l'orientation économique des premières interprétations des travaux de Merton en élargissant notre perspective afin d'inclure les processus sociaux qui renforcent et façonnent les opportunités structurelles offertes par la famille, l'école ainsi que par le milieu communautaire et professionnel (Bourdieu, 1986 ; Coleman, 1988, 1990 ; Sampson, 1992 ; Hagan, 1994, chap. 3). Notre approche n'abandonne pas les méthodes d'enquête par auto-déclaration, mais leur donne une nouvelle application afin de nous faire mieux connaître la vie des jeunes sans-abri. Par conséquent, nous soutenons qu'il est possible d'utiliser la méthodologie d'enquête auto-déclarative avec les concepts de la théorie du capital social afin d'obtenir de nouveaux aperçus sociologiques sur les causes de la criminalité.

LA CRIMINALITÉ ET LES THÉORIES DE L'ANOMIE ET DU CAPITAL SOCIAL

La théorie du capital social se penche sur la façon dont les individus organisent socialement leurs activités au cours de leur vie afin d'améliorer leur sort et d'atteindre des buts culturels. L'importance accordée à l'acquisition et à l'accumulation de ressources au cours des années fournit une base théorique pour analyser la place de la délinquance et du crime tout au long de la vie (Elder, 1985 ; Hagan et Palloni, 1988 ; Sampson et Laub, 1993).

Comme l'a fait observer récemment Merton (1995, p. 23), le concept de « capital social » reflète l'importance accordée antérieurement dans la théorie anomique aux façons dont les opportunités peuvent être intensifiées ou non ; Merton (1995, p. 28) ajoute que le concept anomique de l'« accès différentiel à des opportunités » équivaut également à la notion wébérienne de « chances dans la vie ». Le capital social est donc la clé pour comprendre comment l'organisation des groupes sociaux influe sur leur capacité d'avoir accès à des opportunités afin d'atteindre des buts culturels et d'améliorer leur destin. Même si le concept de capital social est au cœur du paradigme de la structure des tensions et des opportunités, Merton (1995, p. 23) fait observer :

[...] dans les années quarante, le puissant concept de capital social est demeuré [...] non formulé, ce qui représente un autre exemple conceptuel de ce qu'on a appelé en sociologie de la science « une découverte scientifique qui ne porte ses fruits que postérieurement ».

L'évolution théorique et l'application du concept de capital social requièrent une définition de ses éléments constitutifs et une explication du mode d'obtention de ce type de capital. La théorie du capital social part de la prémisse que nous ayons à la naissance et accumulons au cours de notre vie des parts inégales de différents types de capital qui modifient et déterminent nos chances dans la vie. Nous parvenons à accéder à ce capital et nous l'accumulons au moyen de plusieurs processus, notamment ceux que Dannefer (1984) nomme les processus sociogénésiques, c'est-à-dire ceux qui sont façonnés structurellement et culturellement, et aussi ceux qu'il appelle les processus ontogéné-

tiques, c'est-à-dire ceux qui sont déterminés de façon individuelle et développementale. Plusieurs types de capital interviennent, et il importe de comprendre que le capital social s'accroît et évolue de la même façon que des ressources qui nous sont plus familières, comme le capital matériel, humain et culturel.

Le capital matériel correspond généralement aux outils, aux machines et aux autres équipements de production à la base des relations économiques. Les économistes ont enrichi ce concept en y ajoutant l'idée de capital humain. Le capital humain correspond aux aptitudes, aux habiletés et aux connaissances acquises par les individus par transmission, éducation et formation (Schultz, 1961 ; Becker, 1964). Ce capital qui est intériorisé par l'homme n'est pas aussi tangible que les outils ou les machines, mais les deux types de capital supposent une accumulation de ressources ou de pouvoir grâce à un processus de transformation. Voici ce que note Coleman (1990, p. 304) :

De même que le capital matériel se crée par la transformation des matériaux pour façonner des outils et faciliter la production, le capital humain se crée par la transformation de la personne pour lui donner des aptitudes et des habiletés qui la rendront capable de poser des actes nouveaux.

Le concept de capital culturel décrit par Pierre Bourdieu (1986) relie explicitement un aspect du capital humain aux conditions culturelles dont il est issu. Selon Bourdieu, le capital culturel englobe un type unique de connaissances ayant une valeur culturelle et associées à la musique, à l'art, à la littérature et à d'autres domaines prisés de la vie culturelle. Comme tout autre capital humain, le capital culturel est influencé par la formation et l'éducation ; de plus, l'accès à ce type de capital et son accumulation laissent présager et entraînent souvent la richesse et une position sociale élevée.

Le capital social est peut-être moins tangible que le capital matériel, humain ou même culturel, mais sa création suppose des processus similaires tout aussi réels et probablement encore plus importants. Selon Coleman (1990), le capital social ne comporte pas à un élément unique, mais diverses ressources. Ces ressources ont pour point d'origine les relations socialement structurées qui relient l'individu à une famille et à des groupes d'autres individus dans les quartiers, les églises, les écoles, etc. Par conséquent, le capital social s'incarne dans les relations humaines et il englobe le savoir, le sens des obligations, les attentes, la loyauté, les canaux d'informations, les normes et les sanctions que ces relations engendrent. Ce qui importe surtout, c'est que le capital social facilite l'action axée sur un but.

Coleman (1990, p. 305) explique le processus de capitalisation sociale à l'aide d'un simple triangle dont les sommets ou nœuds représentent l'accroissement de capital humain chez deux parents et un enfant. Selon le raisonnement de l'auteur, pour que les parents puissent accumuler davantage de capital humain grâce au développement cognitif de l'enfant, il doit y avoir du capital dans les nœuds et dans les lignes de la figure. En d'autres mots, la transmission la plus efficace du capital humain des parents à l'enfant se fait au moyen du capital social représenté dans toutes les lignes qui relient les deux parents et l'enfant. Coleman parle ici d'« espace clos » du réseau social de la famille. Cependant, cet espace clos n'est pas important uniquement pour la famille, mais aussi pour d'autres groupes sociaux, comme les espaces clos qui relient les parents et l'enfant à d'autres parents, aux voisins et aux enseignants dans plusieurs milieux, notamment l'école, le voisinage et la communauté (voir Cullen, 1994). Lorsqu'ils possèdent ces espaces clos, les groupes sociaux peuvent contribuer au maximum à l'accroissement de divers types de capital.

Les individus n'ont pas tous un accès égal au capital social et ils doivent continuellement s'adapter à l'évolution des structures et des opportunités qui caractérisent les conditions dont ils ont hérité et dans lesquelles ils vivent. Cette adaptation se traduit par des accumulations diverses de capital humain et surtout de capital culturel. Les parents qui se retrouvent dans des réseaux sociaux leur offrant sécurité et soutien auront tendance, en raison de leur position du point de vue de leur capital, à doter leurs enfants de types de capital social, humain et culturel qui accroissent leurs chances de réussite à l'école et dans leur vie future. Lorsqu'il y a beaucoup de capital social dans la communauté et dans la famille, l'adaptation culturelle englobe souvent l'accumulation de diplômes

d'études supérieures et même la participation à des activités culturelles de haut niveau, par exemple dans les arts, qui accroissent les chances dans la vie (voir DiMaggio, 1982, 1987).

Par contre, dans des milieux communautaires et familiaux moins privilégiés, les parents qui ne disposent pas d'un capital social et culturel abondant sont moins en mesure de doter leurs enfants d'opportunités ou de leur en transmettre. La survie elle-même peut représenter une lutte, et les enfants et leur famille doivent s'adapter aux conditions et à aux opportunités moins favorables qu'ils rencontrent. De plus, les enfants de parents qui ont une position moins avantageuse et qui sont moins ambitieux et contrôlants peuvent souvent être à la dérive ou être poussés par leur situation difficile vers des voies d'adaptation sociale et culturelle et d'accumulation de capital moins prometteuses (Hagan, 1991).

LA CAPITALISATION DANS LA RUE

Les jeunes de la rue que nous avons étudiés récemment viennent en nombre disproportionné de familles ayant un capital social amoindri. Beaucoup d'entre eux sont issus de familles appartenant à la main-d'œuvre excédentaire dont le chef est en chômage, de familles dans lesquelles au moins un membre a des antécédents criminels ainsi que de familles dans lesquelles un des deux parents biologiques ou les deux sont absents du foyer. Ces conditions sont souvent reliées, en ce sens qu'une partie des jeunes de familles appartenant à la main-d'œuvre excédentaire risquent davantage de vivre dans la rue à cause de problèmes et de désunion dans leur famille. Cette relation représente une illustration importante de la thèse de Merton selon qui le paradigme de la structure des tensions et des opportunités indique de façon significative que les comportements contraires à la norme ont des causes à la fois économiques et sociales. La théorie de Coleman est particulièrement utile pour élargir ce point de vue en présentant les problèmes d'emploi et les problèmes familiaux comme les causes d'un capital social amoindri.

Le capital social limité dont disposent les enfants de familles désunies et appartenant à la main-d'œuvre excédentaire reflète les facteurs mis de l'avant par Hirschi (1969) dans sa version de la théorie du contrôle ainsi que par Agnew (1985, 1992, 1995) dans sa formulation récente d'une version socio-psychologique de la théorie des tensions. Chez les jeunes sans-abri, l'importance de la théorie du contrôle ressort des faibles niveaux d'engagement et de contrôle parentaux, tandis que l'importance de la théorie des tensions ressort des niveaux accrus de coercition sous forme de violence parentale. Après avoir vécu ces deux types d'expériences, il est moins probable que les jeunes soient attachés à leurs parents ou intéressés par les travaux scolaires et plus probable qu'ils signalent des conflits avec leurs enseignants. De tels problèmes éloignent ces jeunes des sources traditionnelles du capital social, humain et culturel dont ils ont besoin pour améliorer leurs chances dans la vie.

La chute du capital des jeunes qui choisissent de vivre dans la rue est intensifiée par les conditions qui caractérisent l'absence de foyer, notamment la suppression de tout contrôle familial et scolaire que ces jeunes peuvent avoir connu, ainsi que par de nouvelles sources de tensions propres à la rue. Ces tensions reflètent les crises provoquées par la survie quotidienne, notamment la difficulté de trouver un abri, de la nourriture et du travail. Nous avons des preuves certaines que plusieurs de ces problèmes sont reliés à la criminalité, indépendamment de tout un éventail d'autres variables reconnues comme des causes de comportement criminel. Par exemple, la faim pousse le jeune de la rue à voler de la nourriture ; la faim et l'absence d'abri l'encouragent à participer aussi à d'autres types de vols plus graves ; enfin, la difficulté de trouver un abri et le chômage l'incitent à la prostitution. Par conséquent, même si certains jeunes sans-abri ont une expérience et des antécédents personnels qui les poussent constamment à participer à des activités criminelles, d'autres jeunes sont entraînés dans la délinquance par les conditions sociogénétiques auxquelles ils font face dans la rue. Ces observations constituent des exemples importants de l'enchaînement des tensions et des opportunités qui résulte de l'absence de capital social.

La nature de la vie dans la rue a d'autres répercussions permettant de comprendre les processus structurels et vécus qui conduisent les jeunes itinérants vers la criminalité. Par exemple, rappe-

lons que le capital social ne s'accumule pas seulement au contact d'autres personnes, mais également au sein des communautés. Nous avons constaté que les villes de Toronto et de Vancouver différaient énormément du point de vue du capital social qu'elles mettaient à la disposition des jeunes de la rue. Toronto peut se caractériser par son orientation vers la sécurité sociale, et cette orientation se reflète dans l'offre aux jeunes sans-abri de refuges pour la nuit et de services de soutien. Vancouver, par contre, privilégie un modèle de contrôle de la criminalité et fournit moins de ressources ou de services de soutien. Souvent obligés de trouver leurs propres moyens de survie, les jeunes de Vancouver sont davantage exposés aux privations ainsi qu'aux occasions de participer à des délits. Ces différences entre les villes ne distinguent pas les jeunes sans-abri du point de vue de leur participation à des crimes violents, ce genre de crimes ayant sans doute des causes plutôt ontogénétiques ; toutefois, elles ont beaucoup contribué à accroître la participation des jeunes de Vancouver à des types de crimes non violents, comme l'usage et le commerce de la drogue, le vol et la prostitution. Ces résultats de notre recherche donnent à penser que l'absence de capital social, sous formes de services et de soutien, incite les jeunes de Vancouver à se constituer un capital à partir des occasions qu'ils trouvent dans la rue de participer à des vols, à la prostitution et au trafic de drogue. C'est précisément ce genre d'« innovation » que fait ressortir le paradigme des tensions et des opportunités de Merton.

Jusqu'ici, la théorie du capital social s'est révélée un outil utile pour analyser les voies qui conduisent les jeunes à vivre dans la rue ainsi que les tensions et les opportunités qui favorisent la délinquance. Dans ce cadre théorique, l'attention accordée à l'« espace clos » des réseaux sociaux fait également ressortir un processus d'insertion qui explique la participation de ces jeunes à plusieurs types de délits de la rue. Pour illustrer le rôle des réseaux, il nous faut d'abord montrer comment se fait l'insertion sociale dans des circonstances normales. Dans la vie de bien des gens, les contacts personnels avec d'autres individus, des amis et des membres de la famille ainsi que les réseaux de relations découlant de ces contacts constituent d'importantes sources de capital social qui servent à trouver un emploi et à changer d'emploi (Granovetter, 1974, 1985 ; Coleman, 1990). Ceux qui bénéficient de conditions favorables ont plus de chances d'acquérir le capital social qui découle de leur « insertion sociale » dans des réseaux de travail, et ces contacts accroissent leurs perspectives d'emploi ainsi que leur mobilité professionnelle.

Les relations avec la population des sans-abri et l'insertion dans l'itinérance agissent de façon contraire en accroissant les probabilités de chômage et d'une trajectoire de vie sur une pente descendante. Il y a de bonnes chances pour que les pairs de la rue qui participent à des délits intègrent les jeunes dans les milieux criminels au lieu de les orienter vers des réseaux de travail légal, et ces relations éloigneront encore davantage les jeunes des contacts scolaires et professionnels qui peuvent leur offrir des opportunités et leur donner accès à des voies légitimes au cours de leur vie.

Le processus d'insertion criminelle résulte de contacts avec des délinquants rencontrés dans la rue. Ces délinquants agissent comme des mentors ou des tuteurs et transmettent un type de capital humain représentant une forme de capital culturel qui est criminelle. Ce « capital criminel » englobe des connaissances, des informations et des habiletés reliées au crime, et il constitue une ressource importante que les jeunes jugent souvent essentielle à leur survie dans la rue. Indépendamment des mesures ontogénétiques des prédispositions ou des tendances, nous avons constaté que l'insertion dans des réseaux criminels ainsi que l'acquisition subséquente de capital criminel jouent chez les jeunes de la rue un rôle important en leur permettant de se constituer un capital au fil des occasions de participer à certains types de délit. L'espace clos des réseaux de mentors et de tuteurs, avec ses occasions de participer à des délits, peut être considéré comme un processus permettant aux jeunes de la rue de se reconstituer un capital à partir de perspectives limitées.

À défaut d'un capital social transmis par des milieux familiaux ou des pairs conventionnels, il n'est guère surprenant que beaucoup de jeunes sans-abri se joignent à des groupes de jeunes ayant une situation similaire à la leur. Même si on les confond parfois avec des gangs, ces groupes ne présentent pas les grandes caractéristiques que la littérature criminologique associe aux gangs ; ils n'ont pas tendance à être essentiellement mâles, territoriaux et criminels. Les jeunes que nous avons

étudiés avaient plutôt tendance à se considérer comme des membres de familles de la rue. Ces groupes se constituent surtout à des fins de soutien et de protection mutuels et ils comblent des besoins de sécurité et de survie. Cette tendance se retrouvait surtout chez les filles sans-abri ainsi que chez tous les jeunes sans-abri de Vancouver qui éprouvaient des tensions associées spécifiquement à leur sexe ou à la vie dans les rues d'une grande ville.

Nous nous attendions à ce que les familles de la rue accroissent le capital social de leurs membres en améliorant surtout leur bien-être émotif, mais nos recherches n'ont pas confirmé cette hypothèse. Même si les familles de la rue semblent jouer un rôle important dans la vie de nombreux jeunes sans-abri, ces structures pseudo-familiales ne semblent être ni la cause ni la solution des problèmes persistants des jeunes au plan de l'émotivité et de la survie.

Nous avons également constaté que les effets négatifs à long terme de l'itinérance peuvent être accrus chez les jeunes du fait qu'ils sont officiellement étiquetés comme des criminels. Dans une version négative de ce qu'entendait Merton (1948) par l'aptitude à faire advenir ses paroles, les jeunes de la rue qui ont des antécédents de violence familiale sont particulièrement sensibles aux effets stigmatisants des sanctions policières. En d'autres mots, ces jeunes présentent un risque particulièrement élevé d'intensification de leurs activités criminelles après une arrestation et une sanction officielle. Cette intensification des activités criminelles résulte peut-être d'un sentiment de honte et de gêne accru qui les amène à relayer d'intenses sentiments antérieurs de rejet et d'abus parentaux à leurs contacts postérieurs avec les policiers. Les théoriciens de l'étiquetage (voir Scheff, 1988 ; Scheff et Retzinger, 1991, Sherman, 1993) soulignent que ces expériences très chargées d'émotion peuvent entraîner une montée de la défiance ou un accès de déviation secondaire qui entraîne à son tour un accroissement de l'insertion dans la criminalité et des occasions accrues d'acquiescer un capital criminel. De plus, la stigmatisation policière peut réduire l'accès à des sources traditionnelles de capital social quand la société en général évite et rejette ceux qui sont stigmatisés.

En poursuivant notre analyse des effets de l'étiquetage, nous avons découvert un effet intragénérationnel des sanctions qui fonctionne uniquement en fonction du sexe (Hagan et McCarthy, 1996a). Nous avons constaté que des garçons sans-abri dont le père ou la mère avait été arrêté, mais plus particulièrement le père, étaient plus susceptibles d'intensifier leurs activités criminelles après leur inculpation. À l'opposé, les filles sans-abri qui étaient inculpées et dont le père ou la mère avaient subi une arrestation étaient moins enclines par la suite à participer à des activités criminelles. Ces constatations laissent croire que chez les garçons, l'expérience d'une sanction a plus de chances d'entraîner une phase transitoire de défiance dans une trajectoire persistante de déviation secondaire, tandis que cette expérience semble avoir un effet dissuasif chez les filles. La stigmatisation qui accompagne les sanctions intragénérationnelles a un autre effet, soit de réduire l'accès aux sources traditionnelles de capital social, notamment pour les jeunes gens.

Il est évident que l'application de la théorie du capital social à notre recherche ne nous permet pas d'être optimistes quand aux perspectives d'avenir des jeunes sans-abri. En insistant sur les limites qu'imposent des antécédents familiaux perturbés et sur les dangers d'insertion dans des réseaux criminels, cette théorie ne laisse rien présager de bon pour l'avenir de ces jeunes. Par contre, elle révèle que l'emploi représente au moins une avenue possible pour échapper à la vie dans la rue (voir aussi Sampson et Laub, 1993, à paraître). Comme l'accent mis sur l'insertion sociale le montre bien, un emploi légal est le point de départ d'un processus d'acquisition de capital social qui peut entraîner des résultats prometteurs dans la vie. En outre, la notion d'insertion est un indicateur utile de milieux concurrentiels — la vie conventionnelle et la vie dans la rue — entre lesquels certains jeunes peuvent transiter avec succès. Le fait de trouver et de conserver un emploi représente souvent la clé qui permet de franchir l'écart entre ces deux milieux et de passer de la vie dans la rue à un emploi légitime.

Au cours de l'été pendant lequel nous avons suivi les jeunes sans-abri de Vancouver et Toronto, nous nous sommes aperçus que même si presque tous les emplois trouvés par ces jeunes se situaient dans le marché du travail secondaire, ils leur offraient un certain espoir de construire une vie en dehors de la rue. Ainsi, les jeunes qui étaient capables de trouver un emploi passaient moins

de temps à traîner dans la rue, à mendier, à chercher de la nourriture et un abri, à consommer de la drogue et à voler avec d'autres jeunes sans-abri. Ils ont déclaré être moins impliqués individuellement dans plusieurs types d'activités criminelles. Ils n'étaient généralement pas enchantés par l'emploi qu'ils avaient trouvé, mais ils considéraient néanmoins leur travail comme le début d'une transition vers une vie plus conventionnelle hors de la rue.

QUELQUES CONCLUSIONS

La théorie du capital social est un puissant outil de développement de la science de la criminalité. Une de ses caractéristiques importantes est de permettre l'élargissement et l'extension des facteurs explicatifs de la criminalité et de la délinquance. Elle élargit notre capacité d'explication en revitalisant une idée de Merton qui n'a été que partiellement développée dans la tradition anomique et selon laquelle les tensions et les opportunités ont des causes aussi bien sociales qu'économiques.

Travis Hirschi (1989, p. 45) a signalé l'étroitesse de nombreuses applications de la théorie de l'anomie de Merton dans l'observation suivante :

la théorie des tensions [...] demeure vivante même si, pendant des décennies, elle a été battue en brèche dans les recherches et généralement négligée par ceux qui auraient pu la pousser plus loin. On pourrait dire à juste titre que son échec apparent est la principale raison qui a donné naissance au mouvement intégrationniste. La théorie des tensions étant disparue, ceux qui acceptaient l'idée que la criminalité ait des causes qui lui soient propres n'avaient plus aucun point de départ. Ils ont donc revitalisé la théorie des tensions et l'ont placée à l'extrême gauche de leurs modèles, et c'est là qu'elle semble être encore aujourd'hui. En d'autres mots, les intégrationnistes ont fréquenté la théorie des tensions, mais ils n'ont pas contribué à son développement. Elle mérite peut-être plus d'attention que celle qu'on lui accorde actuellement.

Si Hirschi parle d'« extrême gauche », c'est probablement en raison de la place que les intégrationnistes attribuent aux sources économiques des tensions, habituellement sous l'angle de la position sociale des parents (par exemple Wiatrowski et coll., 1981). Coleman nous fournit un moyen de reprendre les objectifs de Merton en les élargissant. En étendant la portée de ses travaux, nous utilisons le concept de capital social pour représenter les forces causales, notamment les tensions et les opportunités ne découlant pas seulement de la position sociale des familles d'origine, mais également de diverses sources institutionnelles — comme l'emploi, la famille, l'école, le voisinage et la communauté — qui contribuent à expliquer la criminalité et la délinquance. La théorie du capital social élargit donc l'étude de la criminalité en faisant ressortir un vaste éventail de causes structurelles.

De plus, elle prolonge les explications de la criminologie contemporaine en attirant l'attention sur les façons dont le capital social s'accumule, se conserve ou diminue tout au long de la vie. Même si elles reconnaissent implicitement l'importance des facteurs du vécu dans la délinquance comme dans la criminalité, la plupart des théories sont plutôt statiques et se concentrent sur un seul de ces deux aspects à l'exclusion de l'autre ainsi que sur des périodes de vie assez brèves. Une théorie de la criminalité fondée sur le capital social va au-delà de cette tendance et se concentre sur l'accumulation de capital dans le temps et sur ses conséquences. En soulignant l'importance cumulative d'événements critiques et de moments de transition au cours d'une vie, elle permet d'étudier la criminalité sur une période plus longue.

Il reste à voir si nos constatations influenceront les vastes programmes de recherches criminologiques. Nous soutenons qu'il y a une place pour une nouvelle criminologie de la rue qui viendra compléter les actuels travaux en criminologie scolaire. On peut, par exemple, amalgamer des recherches dans les écoles et dans la rue afin de déterminer les effets d'importantes variables causales qui ne présentent habituellement pas suffisamment de variations dans les études sur les élèves. Contrairement à la plupart des études dans les écoles, nous avons constaté que des antécédents sociaux défavorables jouent un rôle important dans la criminalité parce qu'ils ont pour effet l'aban-

don du foyer ; à son tour, cette nouvelle condition sociale débouche sur des activités criminelles à cause des difficultés socio-économiques auxquelles les jeunes font face dans la rue.

Des études centrées exclusivement sur les jeunes de la rue sont également valables puisque les variations chez ces jeunes des antécédents et des expériences postérieures dans la rue reflètent les processus fondamentaux menant à la criminalité. Beaucoup de jeunes de la rue ne participent pas intensivement à des activités criminelles, et comprendre pourquoi certains jeunes participent et d'autres ne participent pas peut faire progresser de façon significative notre compréhension théorique de la criminalité. Pour cela il faudra peut-être nous fonder en partie sur des recherches nous permettant de faire le lien entre nos connaissances très étendues sur les causes de la criminalité reliées aux antécédents et une exploration poussée des expériences postérieures dans la rue. La théorie du capital social nous offre un cadre utile pour fusionner ces recherches, et les expériences des jeunes dans la rue sont une source précieuse à cet égard.

Il faut évidemment se montrer prudent en essayant de généraliser notre étude des jeunes sans-abri de deux villes canadiennes aux jeunes sans-abri d'autres parties du monde. Il y a de bonnes raisons de nous attendre à des différences ainsi qu'à des similitudes. Les différences les plus importantes découlent peut-être de la façon dont les jeunes de la rue de différents pays sont reliés à leur famille d'origine. Beaucoup de jeunes que nous avons étudiés ont fait un va-et-vient entre leur famille, ou un fragment de leur famille, et la rue avant de vivre dans la rue pendant de longues périodes. Ces jeunes entretenaient donc certaines relations avec leur famille d'origine. Toutefois, beaucoup de ces relations étaient conflictuelles et habituellement très instables. Dans les pays en voie de développement de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, les chercheurs soulignent eux aussi les relations avec la famille et établissent souvent une distinction entre les jeunes « dans » la rue et les jeunes « de » la rue (Campos et coll., 1994). Les premiers vivent avec leur famille d'origine, et même s'ils gagnent leur vie dans la rue, ils rentrent habituellement au foyer à la fin de la journée ; les seconds travaillent, mangent, dorment et vivent dans la rue. Nous savons peu de choses sur la façon dont ces variations dans les relations ou les contacts permanents avec la famille influent sur la nature et le degré de la participation des jeunes à des activités criminelles ; par conséquent, nous ne savons pas avec certitude quelles théories seraient nécessaires pour tenir compte de ces différents aspects de la vie des jeunes de la rue.

Nous savons aussi que les expériences vécues par les jeunes dans les pays en voie de développement de l'Amérique centrale ou du Sud et les pays d'Amérique du Nord peuvent être très différentes, ne serait-ce que du point de vue des dangers pour leur sécurité. En Amérique centrale et du Sud, on sait que les marchands et les policiers ont recours à la violence pour tenter d'éliminer les problèmes qu'ils associent à la présence des jeunes de la rue. Il existe maints récits d'expéditions organisées pour tuer des jeunes sans-abri, parfois en grand nombre. En Amérique du Nord, au contraire, les jeunes de la rue ont davantage à craindre des autres jeunes et des adultes qui vivent aussi dans la rue ou des adultes qui viennent dans la rue pour exercer des représailles contre les jeunes. Dans ce domaine également, nous sommes moins renseignés qu'il ne faudrait sur la nature et l'importance de ces différences ainsi que sur la façon dont elles devraient guider le choix de nos approches théoriques pour comprendre les expériences que vivent les jeunes de la rue dans des milieux différents.

À l'approche du nouveau millénaire, la criminologie demeure une science liée avant tout au milieu national où elle se déploie. Nous n'avons pas les programmes de recherche et les incitations nécessaires à la compréhension des différences et des similitudes entre les problèmes de criminalité des nations. Pourtant, les problèmes des jeunes de la rue et de la criminalité soulèvent une série de questions qui incitent à la coopération internationale. Notre propre programme de recherche représente une modeste tentative de dépasser un milieu de recherche unique pour englober deux villes, quoique dans un même pays. Nous avons découvert des différences importantes entre ces deux milieux, et nous croyons que le concept de capital social inspiré de la théorie de l'anomie constitue un cadre théorique souple pour l'étude des différences et des similitudes. Il faudra beaucoup plus de

recherches si nous voulons élargir notre compréhension de la vie dans la rue ainsi que les conséquences internationales des crimes perpétrés par beaucoup de ces jeunes en difficulté.

John HAGAN
Faculty of Law
University of Toronto
84 Queen's Park
Toronto (Ontario), Canada M5S 2C5

Bill McCARTHY
Department of Sociology
University of California at Davis
1282 Social Sciences Building
Davis CA 95616, U.S.A.

RÉSUMÉ

La théorie du capital social est devenue très populaire en sociologie contemporaine. On a cependant accordé beaucoup plus d'attention aux conséquences positives de l'accumulation de capital social qu'aux obstacles et aux échecs rencontrés par ceux qui tentent d'accéder à de telles ressources et de les développer. S'inspirant du paradigme des tensions et des opportunités de la criminologie sociologique et voulant à étendre les études sur les jeunes des écoles aux jeunes qui vivent dans la rue, cet article veut montrer qu'une théorie du capital social de la criminalité peut élargir l'éventail explicatif de la criminologie contemporaine. Pour démontrer notre point, nous passons en revue notre propre recherche sur la criminalité et l'itinérance de jeunes de deux villes canadiennes. Nous montrons qu'une conception du capital social qui s'appuie sur l'anomie fournit un cadre théorique flexible pour explorer et expliquer les différences entre différents milieux d'un même pays et de pays différents. Les problèmes des jeunes de la rue et de la criminalité posent aux chercheurs une série de questions qui méritent une attention internationale.

SUMMARY

Social capital theory has achieved a unique popularity in contemporary sociology. Yet much more attention has been given to the positive consequences of accumulations of social capital than to obstacles and failures in efforts to access and advance the development of such resources. Drawing on the strain-and-opportunity paradigm in sociological criminology, and encouraging an extension of research on youth in school to young people living on the streets, this paper urges that a social capital theory of crime can expand the explanatory range of contemporary criminology. We make these points by reviewing findings from our own research on youth crime and homelessness in two Canadian cities. We suggest that an anomie inspired conception of social capital provides a flexible theoretical framework for exploring and explaining differences within and between national settings. The problems of street youth and crime pose a set of research issues that invite international attention.

RESUMEN

La teoría del capital social ha alcanzado una popularidad única en la sociología contemporánea. Mucha más atención a sido aún otorgada a las consecuencias positivas de las acumulaciones de capital social que a los obstáculos y a los fracasos en los esfuerzos para acceder y mejorar el desarrollo de tales recursos. Orientándose en el paradigma del « esfuerzo-y-oportunidad » de la criminología sociológica, y alentando una extensión de la investigación sobre la juventud en las escuelas para jóvenes que viven en las calles, este artículo insiste vigorosamente en el hecho que una teoría del capital social del crimen puede ampliar el campo explicativo de la criminología contemporánea. Nosotros hacemos estas observaciones a través de la revisión de las conclusiones de nuestra propia investigación sobre el crimen juvenil y la falta de alojamiento en dos ciudades canadienses. Nosotros sugerimos que una concepción inspirada de la anomia del capital social puede darnos un marco teórico flexible para la exploración y la explicación de las diferencias tanto entre como en el interior de los contextos nacionales. Los problemas de la juventud de la calle y el crimen plantean un conjunto de problemáticas de investigación que invitan a la atención internacional.

BIBLIOGRAPHIE

- AGNEW, Robert (1985), « A Revised Strain Theory of Delinquency », *Social Forces*, n° 64, pp. 151-67.
- AGNEW, Robert (1992), « Foundation for A General Strain Theory of Crime and Delinquency », *Criminology*, n° 30, pp. 47-87.
- AGNEW, Robert (1995), « The Contribution of Socio-Psychological Strain Theory to the Explanation of Crime and Delinquency », in Freda Adler et William S. Laufer (dir.), *Advances in Criminological Theory*, volume 6 : *The Legacy of Anomie*, New Brunswick (NJ). Transaction Press.
- AVERITT, Robert (1968), *The Dual Economy*, W. W. Norton, New York.
- BECKER, Gary (1964), *Human Capital*, National Bureau of Economic Research, New York.
- BECKER, Howard, [1963] (1973), *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*, New York, Free Press of Glencoe.
- BECKER, Howard (dir.) (1964), *The Other Side : Perspectives on Deviance*, New York, Free Press of Glencoe.
- BERNARD, Thomas (1987), « Testing Structural Strain Theories », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, n° 24, pp. 287-290.

- BOURDIEU, Pierre (1986), « The Forms of Capital », in J. G. Richardson (dir.), *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, New York, Greenwood Press.
- BRAITHWAITE, John (1989), *Crime, Shame and Reintegration*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CAMPOS, Regina, RAFFAELLI, Marcela et UDE Walter (1994), « Social Networks and Daily Activities of Street Youth in Belo Horizonte, Brazil », *Child Development*, n° 65, pp. 319-330.
- CLOWARD, Richard et Lloyd OHLIN (1960), *Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquent Gangs*, New York, Free Press.
- COHEN, Albert (1955), *Delinquent Boys : The Culture of the Gang*, Glencoe (Ill.), Free Press.
- COLEMAN, James (1988), « Social Capital in the Creation of Human Capital », *American Journal of Sociology*, n° 94, pp. S95-S120.
- COLEMAN, James (1990), *Foundations of Social Theory*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- CULLEN, Francis T. (1994), « Social Support as an Organizing Concept for Criminology », *Justice Quarterly*, n° 11, pp. 527-560.
- CULLEN, Francis T. (1984), *Rethinking Crime and Deviance Theory*, Monclair (NJ), Rowman and Allanheld.
- DANNEFER, Dale (1984), « Adult Development and Social Theory : A Paradigmatic Reappraisal », *American Sociological Review*, n° 49, pp. 100-116.
- DIMAGGIO, Paul (1982), « Cultural Capital and School Success : The Impact of Status Culture Participation on the Grades of U.S. High School Students », *American Sociological Review*, n° 47, pp. 189-201.
- DIMAGGIO, Paul (1987), « Classification in Art », *American Sociological Review*, n° 52, pp. 440-455.
- ELDER, Glen Jr. (1985), « Perspectives on the Life Course », in Glen Elder Jr. (dir.), *Life Course Dynamics : Trajectories and Transitions, 1968-80*, Ithaca (NY), Cornell University Press.
- GRANOVETTER, Mark (1974), *Getting A Job : A Study of Contacts and Careers*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- GRANOVETTER, Mark (1985), « Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness », *American Journal of Sociology*, n° 91, pp. 481-510.
- HAGAN, John (1991), « Destiny and Drift : Subcultural Preferences, Status Attainment and the Risks and Rewards of Youth », *American Sociological Review*, n° 56, pp. 567-582.
- HAGAN, John (1992), « The Poverty of a Classless Criminology », *Criminology*, n° 30, pp. 1-20.
- HAGAN, John (1994), *Crime and Disrepute*, Thousand Oaks, Pine Forge Press.
- HAGAN, John et McCARTHY Bill (1996a), *Mean Streets*, New York, Cambridge University Press.
- HAGAN, John et McCARTHY Bill (1996b), « Intergenerational Sanction Sequences and Trajectories of Street Crime Amplification », in Ian Gotlieb et Blair Wheaton (dir.), *Trajectories and Turning Points*, New York, Cambridge University Press.
- HAGAN, John et PALLONI Alberto (1988), « Crime as Social Events in the Life Course : Reconceiving a Criminological Controversy », *Criminology*, n° 26, pp. 287-300.
- HIRSCHI, Travis (1989), « Exploring Alternatives to Integrated Theory », in Steven F. Messner, Marvin D. Krohn et Allen E. Liska (dir.), *Theoretical Integration in the Study of Deviance and Crime*, Albany (NY), State University of New York Press.
- HIRSCHI, Travis (1969), *Causes of Delinquency*, Berkeley, University of California Press, Berkeley.
- HODSON, Randy et Robert KAUFMAN (1982), « Economic Dualism : A Critical Review », *American Sociological Review*, n° 47, pp. 727-739.
- JANUS, Mark-David, MCCORMACK Arlene, BURGESS, Ann Wolbert et HARTMAN Carol (1987), *Adolescent Runaways : Causes and Consequences*, Lexington (Mass.), Lexington Press.
- MARTINEZ, Celorio (1992), « Captive Marginality and Despicable Poverty : Careers of Deculturation Among Homeless Youth », *Revista Internacional de Sociologia*, n° 3, pp. 113-139.
- MERTON, Robert K. (1938), « Social Structure and Anomie », *American Sociological Review*, n° 3, pp. 672-682.
- MERTON, Robert K. (1948), « The Self-Fulfilling Prophecy », *Antioch Review* (été), pp. 193-210.
- MERTON, Robert K. (1995), « Opportunity Structure : The Emergence, Diffusion, and Differentiation of a Sociological Concept, 1930s-1950s », in Freda Adler et William S. Laufer (dir.), *Advances in Criminological Theory*, volume 6 : *The Legacy of Anomie*, New Brunswick (NJ), Transaction Press.
- MESSNER, Steven F. et ROSENFELD Richard (1994), *Crime and the American Dream*, Belmont (CA), Wadsworth.
- MINGIONE, Enzo et ZAJCZKY Francesca (1992), « The New Urban Poverty in Italy : Risk Models for the Metropolitan Area of Milan », *Inchiesta*, n° 22, pp. 63-79.
- MOYNIHAN, Daniel P. (1969), *Maximum Feasible Misunderstanding*, New York, Free Press.
- PASSAS, Nikos (1995), « Continuities in the Anomie Tradition », in Freda Adler et William S. Laufer (dir.), *Advances in Criminological Theory*, volume 6 : *The Legacy of Anomie*, New Brunswick (NJ), Transaction Press.
- PORTES, Alejandro (1998), « Social Capital : Its Origins and applications in Modern Sociology », *Annual Review of Sociology*, (à paraître).
- SAMPSON, Robert (1992), « Family Management and Child Development : Insights from Social Disorganization Theory », in Joan McCord (dir.), *Advances in Criminological Theory*, volume 3 : *Facts, Frameworks, and Forecasts*, New Brunswick (NJ), Transaction Publishers.
- SAMPSON, Robert et LAUB John (1993), *Crime in the Making : Pathways and Turning Points Through Life*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- SAMPSON, Robert et LAUB John (à paraître), « Socioeconomic Achievement in the Life Course of Disadvantaged Men : Military Service As a Turning Point, Circa 1940-1965 », *American Sociological Review*.

- SAVELSBERG, Joachim J. (1995), « Crime, Inequality, and Justice in Eastern Europe : Anomie, Domination, and Revolutionary Change », in John Hagan et Ruth D. Peterson (dir.), *Crime and Inequality*, Stanford University Press, Stanford.
- SCHEFF, Thomas (1988), « Shame and Conformity : The Difference-Emotion System », *American Sociological Review*, n° 53, pp. 395-406.
- SCHEFF, Thomas et RETZINGER Suzanne (1991), *Emotions and Violence : The Role of Shame-Rage*, New York, Free Press.
- SCHULTZ, Theodore (1961), « Investment in Human Capital », *American Economic Review*, n° 51, pp. 1-17.
- SHANE, Paul (1989), « Changing Patterns Among Homeless and Runaway Youth », *American Journal of Orthopsychiatry*, n° 59, pp. 208-214.
- SHAW, Clifford R. (1929), *Delinquency Areas*, University of Chicago, Chicago Press.
- SHERMAN, Lawrence (1993), « Defiance, Deterrence, and Irrelevance : A Theory of the Criminal Sanction », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, n° 30, pp. 445-473.
- SULLIVAN, Mercer (1989), *Getting Paid : Youth Crime and Work in the Inner City*, Ithaca (NY), Cornell University Press.
- SUTHERLAND, Edwin et CRESSY Donald (1966), *Principles of Criminology*, 7^e édition, Philadelphie, J. B. Lippincott.
- THRASHER, Frederick M. (1927), *The Gang : A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, 2^e édition révisée, Chicago, University of Chicago Press.
- UNICEF (1989), *Rapport annuel*, New York, UNICEF.
- WIATROWSKI, Michael, GRISWOLD David et ROBERTS Mary (1981), « Social Control and Delinquency », *American Sociological Review*, n° 46, pp. 525-541
- WILSON, William J. (1987), *The Truly Disadvantaged*, Chicago, University of Chicago Press.
- WRIGHT, James (1991), « Health and the Homeless Teenager : Evidence from the National Health Care for the Homeless Program », *Journal of Health and Social Policy*, n° 2, pp. 15-35.
- WRIGHT, James, WITTIG Martha et KAMINSKY Donald (1993), « Street Children in North and Latin America : Preliminary Data from Projecto Alternativos in Tegucigalpa and Some Comparisons with the U.S. Case », *Studies in Comparative International Development*, n° 28, pp. 81-92.